

I. Le symbolisme de Nak Pan

L. Finot;V. Goloubew

Finot Louis, Goloubew Victor, . I. Le symbolisme de Nak Pan. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 23, 1923. pp. 401-405.

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site PERSEE le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les œuvres reproduites sur le site PERSEE sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'œuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris des fins commerciales, doivent être autorisées par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

NOTES ET MÉLANGES

LE SYMBOLISME DE NĀK PĀN.

Le monument de Nāk Pān, qui occupe le centre de la « Plaine de l'étang royal » (Vāl Rāč Dāk) à l'Est du Prāḥ Khan, près d'Añkor Thoṃ, a depuis longtemps attiré l'attention des voyageurs et des archéologues par la singularité de son plan.

C'est, dans une enceinte de latérite, un grand bassin carré cantonné de quatre autres plus petits, tous cinq parementés de gradins de grès. Au centre du grand bassin, un soubassement rond, taillé en gradins, supporte un petit sanctuaire, qu'aujourd'hui un grand arbre *tráng* enserme de ses racines et surmonte d'un vaste panache de feuillage. « Le deuxième gradin, en partant du terre-plein, est, sur toute sa circonférence, taillé en forme de pétales de lotus, de sorte que le petit sanctuaire, lorsque le bassin était rempli, devait paraître reposer sur une fleur gigantesque flottant sur les eaux. » (1)

Cet îlot est ceint des replis de deux nāgas dont les têtes se dressent à l'Est, de chaque côté de l'entrée, d'où le nom du monument, *Nāk Pān*, « les Nāgas enroulés ».

Le bassin central communique avec les quatre autres par autant de rigoles de pierre, où l'eau pénètre par une cuvette de fleurs de lotus dominée par un buste d'apsaras et d'où elle sort dans un édicule richement décoré, par une gargouille en forme de tête sculptée.

Sur les quatre gargouilles était placée une *snānadroṇī*, qui devait supporter quelque idole, mais une idole basse, en raison du peu d'espace qui existe entre ce petit autel et l'intrados de la voûte (2). On descendait de chaque

(1) L. de LAJONQUIÈRE, *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, III, p. 165. M. Marchal a reconnu depuis peu que le soubassement du sanctuaire lui-même était également sculpté en pétales de lotus.

(2) Selon toute apparence, cette idole était un liṅga. A l'appui de cette hypothèse nous pouvons citer l'analogie de la fontaine de Sai, dans l'Etat de Chamba (Panjab) Cette fontaine, édifiée au XII^e ou au XIII^e siècle, se compose d'une bouche d'eau surmontée d'un liṅga sur piédestal ; d'autres figures ont un caractère mi-bouddhique, mi-çivaite ; l'ensemble est entouré d'une bordure formée de deux serpents entrelacés. (*Archæological Survey of India, New Imperial Series*, vol. XXXVI. J. Ph. VOGEL, *Antiquities of Chamba State*, Calcutta, 1911, p. 232 et pl. XXXIV.)

édicule par un escalier, placé invariablement du côté droit en faisant face au sanctuaire central ; celui de l'Ouest présente cette particularité que les degrés en sont curvilignes, la concavité tournée vers le dehors.

Comme on peut en juger par cette courte description (1), Năk Păn ne ressemble à aucun autre monument khmèr : il pose un problème dont plusieurs solutions ont été proposées. Mentionnons seulement pour mémoire celles de Delaporte et de Moura. La première résultait d'une simple méprise : sur le rapport de Faraut, qui visita ce « lieu sacré » en 1874 et qui crut l'entendre appeler « Nirpone », M. Delaporte en proposa l'interprétation suivante : « Le fidèle qui voulait pénétrer dans le sanctuaire devait traverser successivement tous les sras en s'y purifiant de ses souillures, et ce pèlerinage représentait les existences nombreuses à travers lesquelles tout homme doit passer pour s'épurer peu à peu et arriver enfin à la perfection suprême et au céleste sommeil du Nirvāna, dont l'image était offerte par le saint du mystérieux sanctuaire. » (2)

Moura, qui apportait à l'étude des monuments khmèrs une imagination sans frein, n'a pas manqué de l'exercer ici. Selon lui, le Văl Răč Dăk était un champ de courses et Năk Păn en était la tribune d'honneur (3).

La question fut enfin placée sur le terrain scientifique par M. George Cœdès en 1912. A ce moment, on ne connaissait que trois des têtes-gargouilles : une tête humaine à l'Est, une tête d'éléphant au Nord, enfin à l'Ouest, une tête d'animal bridé qui pouvait être un cheval.

L'édicule Sud n'avait pas encore été fouillé.

On avait en outre remarqué une grande pierre sculptée, dont la partie inférieure subsistait seule, et où les divers auteurs s'accordaient à reconnaître un éléphant avec un groupe d'hommes en des attitudes variées.

Voici la très séduisante interprétation que l'étude de ces éléments suggéra à M. Cœdès : « Je suis tenté de chercher dans ce monument de Năk Păn une réalisation architecturale du mythe du barattement. L'océan serait représenté par le bassin central et le mont Meru par le terre-plein circulaire au sommet duquel s'élève une chapelle dédiée à Viṣṇu. Les deux serpents seraient Vāsuki, et les trois têtes seraient respectivement celles de Çrī, de l'éléphant Airāvāṇa et du cheval Uccaiḥravas. Il est probable que des fouilles exécutées dans l'édicule Sud et dans le bassin où doivent se cacher d'autres fragments de ce bas-relief énigmatique qui excitait l'admiration de Moura, confirmeront ou infirmeront cette hypothèse. » (4)

(1) Plusieurs détails en sont empruntés aux rapports de M. H. Marchal, qui travaille au dégagement de ce monument depuis avril 1922.

(2) *Voyage au Cambodge*. Paris, 1880, p. 390.

(3) *Le Royaume du Cambodge*, Paris, 1883, II, 356.

(4) *BEFEO*, XII, IX, 181-182.

Cette hypothèse s'appuie exclusivement sur l'interprétation des trois têtes-gargouilles : or il faut avouer que deux d'entre elles laissent place à quelque doute. La tête humaine peut être celle d'une femme ; mais elle pourrait aussi bien, et peut-être mieux, représenter une figure masculine. L'animal bridé de l'édicule Ouest semble être un cheval ; mais en raison de l'état fragmentaire et de l'imperfection de cette sculpture, il pourrait également être identifié avec un bœuf. En fait, c'est un bœuf qu'il semble que Tcheou Ta-kouan y ait vu ⁽¹⁾.

Ainsi, l'identification de la tête humaine avec Çrī étant problématique et le prétendu cheval pouvant être un bœuf, la théorie du barattement dépendait en somme de ce que révélerait l'édicule Sud. Le dégagement a fait apparaître une tête de lion. Or le lion ne joue aucun rôle dans le barattement. Il est donc permis de tenter une autre explication.

Les livres bouddhiques situent dans la région himalayenne un grand lac sacré où les Buddhas, les Bodhisattvas, les Arhats et les R̥sis ont l'habitude de se baigner : c'est le lac Anavatapta (pāli Anotatta). Il donne naissance à quatre fleuves qui sortent sur ses quatre faces par autant de bouches : celles d'un lion, d'un éléphant, d'un cheval et d'un bœuf ⁽²⁾.

Sans doute cette liste ne s'applique pas exactement aux bouches de Nāk Pān, puisqu'elle substitue à la tête humaine celle d'un animal (bœuf ou cheval) ; néanmoins le rapport est trop frappant pour être fortuit et l'existence d'une variante n'a rien d'invraisemblable. On pourrait imaginer par exemple, que dans la série : bœuf, lion, éléphant, cheval, la première image ait été remplacée par une tête du Bodhisattva, les trois autres étant prises pour des allusions à son surnom de Çākyaśiṃha « Lion des Çākyas », à sa conception sous la forme d'un éléphant blanc et à son départ de la maison sur le cheval Kanthaka.

L'hypothèse que le bassin de Nāk Pān figurerait le lac Anavatapta trouve une certaine confirmation dans un passage de Hiuan-tsang sur des sources thermales qu'il vit près de Rājagṛha. Nous le reproduisons ici d'après la traduction de Stanislas Julien ⁽³⁾ :

(1) *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, BEFEO, II, p. 144 : « Le Lac du Nord 北池 se trouve à cinq li au Nord de la ville. Il contient une tour d'or carrée, des dizaines de maisonnettes de pierre ; lion d'or, Buddha d'or, éléphant de bronze, bœuf de bronze, cheval de bronze, rien n'y manque. » On ne peut évidemment affirmer que ces statues d'or ou de bronze (c'est-à-dire de pierre revêtue de feuilles métalliques) soient les quatre gargouilles. Cependant l'énumération semble en reproduire exactement la succession : Têtes-gargouilles : S. Lion. — E. Tête humaine. — N. Eléphant. — O. Cheval ou bœuf. Tcheou Ta-kouan : Lion. Buddha. Eléphant. Bœuf. Quant au cheval qui vient ensuite dans le texte de Tcheou Ta-kouan, ce pourrait être l'animal du grand bloc sculpté, où on doit reconnaître en effet un cheval et non un éléphant.

(2) Spence HARDY, *Manual of Buddhism*, Londres, 1860, p. 16.

(3) *Mémoires de Hiouen-Thsang*, tome II, p. 23.

« A l'ouest de la porte septentrionale de la ville entourée de montagnes (*Kouçâgàrapoura*), s'élève le mont Pi-pou-lo (Vipoula). Voici ce que racontent, à ce sujet, les habitants du pays : « Au nord des bords sud-ouest de cette montagne, il y avait jadis cinq cents sources thermales, et maintenant il n'en reste plus que quelques dizaines ; mais les unes sont fraîches et les autres tièdes : aucune n'est tout à fait chaude. Ces sources sortent, au sud des grandes montagnes neigeuses, du lac Anavatapta, qui coule sous terre jusqu'à cet endroit. L'eau des sources est belle et pure, et sa saveur est celle du lac d'où elle sort. Dans son cours, elle baigne cinq cents petits enfers brûlants (*sic*). La violence des feux souterrains fait monter des flammes qui échauffent ainsi les eaux. A toutes les ouvertures par où s'échappe l'eau des sources, on a posé des pierres sculptées. Tantôt on a figuré des têtes de lions ou d'éléphants blancs, tantôt on a construit en pierre des tuyaux suspendus qui servent à conduire les eaux. Au bas, on a établi des bassins en pierre. On vient de tous les pays pour s'y baigner. Après quoi, beaucoup de personnes, affectées de maladies chroniques, s'en retournent guéries. »

On ne peut lire cette description sans songer que le Nāk Pān pourrait bien, comme les sources thermales de Rājagṛha, avoir passé pour un substitut du lac Anavatapta et, comme elles, opéré des guérisons miraculeuses. La chose n'a rien qui puisse surprendre. On connaît le goût des Indiens et des Indochinois pour tout ce qui est *pratibimba* « reflet ou réplique ». La représentation symbolique de contrées réelles ou légendaires est un des principes les plus familiers à l'architecture hindoue, et il semble avoir été appliqué au Nord de la capitale du Cambodge comme il l'avait été au Nord de l'ancienne capitale du Magadha.

La personnalité du dieu qui occupait jadis le sanctuaire central et dont l'image a subsisté sur les fausses-portes n'y contredit pas. On l'identifie généralement avec Viṣṇu. Nous croyons qu'il faut y reconnaître Lokeçvara, le Bodhisattva bienfaisant dont la toute-puissante bonté donnait peut-être aux eaux du lac leur vertu curative.

En effet, les fouilles exécutées à Nāk Pān par M. Marchal ont fait découvrir un grand nombre de bodhisattvas avec la figurine d'Amitābha dans leur coiffure, une statue de bodhisattva tenant un livre (attribut de Lokeçvara), des mains cassées tenant un flacon (autre attribut du même). Les pierres terminales et les frontons des édicules montrent son image très reconnaissable ⁽¹⁾ et les grandes figures des fausses-portes, quoique sans attributs, peuvent être identifiées par la haute mitre cylindrique, les guirlandes tombantes sur la tête et les épaules, enfin par le geste ordinaire des bras étendus sur les fidèles agenouillés.

(1) *BEFEO*, XXII, pl. XXXI.

Or Lokeçvara est le grand guérisseur ⁽¹⁾. Il joue même à Ceylan le rôle de patron des hôpitaux (*ārogyaçālī*) qu'assume au Cambodge le Bhaiṣajyaguru ⁽²⁾. Il est naturel qu'il préside à des sources miraculeuses. C'est aussi à la légende de Lokeçvara que semble se rapporter le grand bloc sculpté dont il a été question plus haut. L'état fragmentaire de ce beau morceau ne permet pas de conclusions trop affirmatives : il est certain toutefois qu'un quadrupède gigantesque formait le centre de la composition. Moura et Lajonquière y voient un éléphant. L'examen de la pierre nous a convaincus qu'il s'agit des membres inférieurs d'un cheval ⁽³⁾. Et nous pensons que la scène représentait le cheval volant Balāha, forme de Lokeçvara, emportant cramponnés à lui Siṃhala et ses compagnons hors de l'île des Rākṣasīs ⁽⁴⁾.

Il est d'ailleurs possible qu'à Nāḱ Pān, le culte du Liṅga ait été associé à celui de Lokeçvara ⁽⁵⁾ : ce syncrétisme est trop connu pour qu'il y ait lieu d'y insister.

Cette hypothèse s'accorde à merveille avec l'aspect et la disposition des gargouilles et des quatre édicules. S'il fallait y voir de simples exutoires pour le trop-plein du bassin (en supposant que ce trop-plein atteigne jamais à ce niveau), à quoi bon ces riches sculptures aux deux bouts de la rigole d'évacuation et ces voûtes somptueusement décorées ? Et que viendraient faire ici des autels qui paraissent bien donner à ces petites salles un caractère sacré ? Si, au contraire, elles sont destinées à des rites purificateurs, tout s'explique sans difficulté. Nous supposons donc que l'eau était versée dans la cuvette aux lotus et tombait par la bouche des gargouilles sur des gens qu'il s'agissait de consacrer, de purifier ou de guérir. Et nous croyons que cette eau lustrale était censée sortir du saint lac Anavatapta.

L. FINOT et V. GOLOUBEV.

⁽¹⁾ *açeṣṣiroganāçanam*, — *sarvavyādhiharaṃ gurum* (FOUCHER, *Iconographie bouddhique*, II, nos 1, 4).

⁽²⁾ FOUCHER, *Icon.* I, nos 20 du ms. de Cambridge et 26 du ms. de Calcutta.

⁽³⁾ Depuis que ceci a été écrit, M. Marchal a retrouvé la tête et l'avant-train de l'animal, qui était bien un cheval cabré ou volant.

⁽⁴⁾ *Jātaka*, n° 195 (Valāhassajātaḱa) ; HSIUAN-TSANG, *Mém.* I, 131 sqq. ; *Arch. Survey., Annual Rep.* 1909-1910, p. 72 et pl. XXVI. Le cheval est identifié à Lokeçvara par le *Kāraṇḁavyūha* (BURNOUF, *Introd.* p. 223 sqq.).

⁽⁵⁾ A l'appui de ce fait on peut citer : 1° les tables de liṅgas qui se trouvent dans l'axe Sud ; 2° le fait que, d'après M. Marchal, « sur le fronton inférieur de la face E. de l'édicule Nord, on voit distinctement un liṅga sur piédestal » ; 3° la probabilité que les snānadrōnī des édicules aient supporté un liṅga. Bien que les trois fausses-portes du sanctuaire, où sont sculptées de grandes figures de Lokeçvara, soient postérieures à la construction primitive, qui comportait trois baies ouvrantes, nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de supposer que le culte de Lokeçvara ait succédé à celui du Liṅga.